



Alice Ferney

COMME EN AMOUR

roman

ACTES SUD

COMME EN AMOUR

“Domaine français”

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1387.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280.

GRÂCE ET DÉNUEMENT (prix Culture et bibliothèques pour tous), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 439.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857.

PARADIS CONJUGAL, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990.

PASSÉ SOUS SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1126.

CHERCHEZ LA FEMME, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1276.

LE RÈGNE DU VIVANT, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1427.

LES BOURGEOIS (prix *Historia* du roman historique), Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1662.

L'INTIMITÉ, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1815.

DEUX INNOCENTS, Actes Sud, 2023 ; Babel n° 2008.

© ACTES SUD, 2025
ISBN 978-2-330-20935-3

Illustration de couverture : © Yukiko Noritake / costume3pieces.com

ALICE FERNEY

Comme en amour

roman

ACTES SUD

*Pour Elsa Cayat,
qui continue de me prêter main-forte.
In memoriam.*

*Pour Béatrice, qui fait vivre l'amitié et
le souvenir.*

L'amitié qui est soumise à un intérêt supérieur à l'amitié n'a rien à faire avec l'amitié. Contrairement à la puérile fidélité à une conviction, la fidélité à un ami est une vertu, peut-être la seule, la dernière.

MILAN KUNDERA,
Une rencontre.

Entre eux, la complicité fut immédiate, l'aisance spontanée, l'éclat de rire franc. L'amitié aussi a ses coups de foudre, ses apparitions, ses révélations. Il l'avait d'emblée complimentée : Je n'ai pas les moyens d'offrir vos créations mais toutes les femmes que je connais vantent leurs qualités. Un aveu et un éloge au moment de faire connaissance. Elle restait sans répondre. Probablement ne savait-elle pas quoi dire, surprise par cette entrée en matière. Vil flatteur ? Elle ne l'excluait pas. Il poursuivait : Et comme vous pouvez le constater, je n'en suis pas encore à votre *sac à main pour l'homme*. Elle remarqua le vieux cartable qu'il portait et plaisanta : Vous y viendrez. Son rire était enfantin et ses yeux devinrent deux traits de cils foncés. Il ajouta : Je suis très heureux de vous rencontrer. J'admire que vous restiez en dehors du barnum de la mode sans perdre votre rang. Elle protesta : J'ai pourtant l'impression d'y participer ! Bien peu, dit-il. Je ne crois pas vous avoir jamais vue au moindre des événements où j'ai la chance d'être invité, précisa-t-il comme s'il se moquait de lui-même.

Alors, comme ça, l'ambiance était aux compliments ? pensa-t-elle, imperceptiblement détendue par un sentiment que l'estime était acquise. Ne pas avoir à la gagner facilitait le premier contact. Je ne savais pas que vous aviez une si bonne opinion de moi, dit-elle, j'espère que ce n'est pas uniquement une manière de me mettre à l'aise. Il la rassura. Pas du tout. Elle expliqua sa défiance. À partir d'un certain moment, quand on a connu un succès, qu'on le veuille ou non on est mis à une certaine place, on a son étiquette et ses ennemis, on le sait, on est averti. Il ne la contredit pas, il savait combien les jalousies peuvent être violentes. On ne peut pas plaire à tout le monde, dit-il, quand on crée, c'est pareil, c'est pire. Au-dedans d'elle, elle acquiesça. Vous permettez ? dit-il, se détournant pour sortir un stylo et quelques papiers.

À peine un quart d'heure ensemble et leurs rapports étaient marqués par l'évidence et la facilité. Il posait des questions pas trop banales, mêlait l'humour à la réflexion ; elle s'amusait volontiers, sans simagrées, sans jouer à la créatrice. Sans la panoplie de l'artiste, pensa-t-il. Il aima cette simplicité et ce qu'il percevait d'un tempérament voué à l'authenticité. Elle ne dissimulait pas, ne composait pas, il en était certain et il avait raison. Les choses pour elle gagnaient à être dites, elle avait foi dans les mots. Lui, demeurait plutôt du côté de la lucidité, certain que la vérité n'est pas protégée par le langage. Il aurait pu se moquer de ce qu'il tenait d'ordinaire pour une naïveté, mais non, pas cette fois ; il se sentit délassé par cette partenaire de conversation. Le naturel est frais et l'artifice fatigant,

il fut rafraîchi. Elle aussi semblait vivifiée, réjouie par l'agrément de s'accorder. Elle aima sa forme d'esprit et la loupote qu'il avait dans l'œil ; il était loin d'être le genre de ballot qu'on craint dans ces circonstances et cet entretien, qu'elle avait accepté par conscience professionnelle, devenait léger sans être superficiel.

— Il faut être matérialiste pour créer des objets ?

— Je suppose qu'il faut les aimer.

— C'est votre cas ?

— En tout cas, je ne les déteste pas. Et je n'ai ni honte ni peur de mes envies.

Il écoutait, cette réponse lui plaisait.

— Je crois que le matériel n'est pas seulement matériel. Les objets ne sont pas simplement des objets, conclut-elle.

— Ils ont une âme ? Ils sont un langage symbolique ? dit-il pour la relancer.

— Bien sûr. Un mode d'expression de soi, un langage. Plus j'observe, plus je suis sensible à la conversation sociale qu'ils instaurent.

— Qui vous satisfait ?

— À laquelle je suis heureuse de participer, non pas comme proie mais comme créateur.

— Créer est une manière de dominer ?

— En l'occurrence, une manière de libérer et de se libérer.

Il attendait une précision, qui vint aussitôt :

— Je dessine des modèles de sac à main, un objet éminemment féminin. Pourquoi l'est-il ou comment l'est-il devenu ? Que transportent donc les femmes pour avoir besoin d'un accessoire dont les hommes ne sont pas équipés ? Vous vous doutez que j'y ai réfléchi.

— En prévision de cette rencontre, j'ai lu vos dernières interviews. J'avoue n'avoir jamais pensé que les objets participent à la division sexuelle des rôles.

— Il faut lire l'entretien que Pierre Bourdieu consacre à la jupe. Le sac à main est comme la jupe : un attribut qui entrave et qui révèle la charge de contraintes.

— Je n'ai pas beaucoup fréquenté Bourdieu.

— Vous perdez quelque chose.

Il promet qu'il lirait le grand sociologue tandis qu'elle évoquait l'idée d'un "corset invisible" : la robe, la jupe obligeaient celle qui les portait à marcher, courir, s'asseoir d'une certaine manière, à se surveiller pour demeurer décente, à craindre davantage la chute, donc à limiter l'audace. Le vêtement exerçait un contrôle intériorisé par l'éducation.

— C'est vrai, dit-il, le pantalon permet de grimper aux arbres et de s'asseoir en écartant les jambes !

Et notant cela, il se redressa, alors qu'il se tenait déjà bien droit, et colla ses genoux l'un contre l'autre en les regardant un instant.

— Tandis que la jupe oblige à les serrer ou à les croiser, confirma la styliste. C'est d'autant plus ironique qu'elle maintient la femme dans un état d'accessibilité sexuelle.

— Je ne m'étais jamais dit ça comme ça.

— C'est un fait. Ce petit volant fixé à la taille n'est pas bien difficile à soulever.

Elle avait fait cette remarque sans la moindre gêne, ils rirent. Elle était plus sérieuse, il était plus amusé de voir s'ouvrir un champ de réflexion. Elle rappela l'image passée de la femme endimanchée en route vers la messe, bibi sur la tête, sac à main

au creux du coude, serré contre le flanc, fermé sur un mouchoir, un missel et un porte-monnaie !

— Nos grands-mères ressemblaient à ça mais les femmes ont fait du chemin, dit-il.

— Plus elles se sont émancipées, plus leur sac est devenu grand et lourd, dit-elle.

— Et pendant ce temps les hommes avaient les mains dans les poches ?

— Beaucoup les ont encore.

— D'où votre modèle *Pour l'homme* ? Histoire de leur faire enfin transporter quelque chose ?

— Oui ! Pour dégenrer l'objet, pour que les pères eux aussi s'avisent qu'une famille a besoin d'un tas de trucs.

— Il me semble que l'on ne vous connaît pas si féministe ?

— Je dessine des sacs à main... ça semble futile et plus féminin que féministe.

— Vous venez de m'expliquer pourquoi ça ne l'est pas, dit-il.

— Mais ça l'est aussi, j'en ai conscience. Les femmes pourraient ne pas collectionner les modèles, garder leur argent pour autre chose, se montrer moins sensibles aux tendances.

— À quoi pensez-vous quand vous les dessinez ?

— Je pense à une extension de la personne, à l'accessoire futile et utile, social et intime, précieux, expressif. Je pense à ce qu'on y rangera, au poids qu'il pèse quand il est vide, à sa matière et au prix qu'il coûtera, à la saison, à la manière dont il sera porté.

— Il y a tellement de façons de porter son sac ? s'étonna-t-il.

— À la main, au pli du coude, à l'épaule, en bandoulière : quatre.

— Et sur le dos ?
— Le sac à dos, c'est autre chose.
— Plus masculin ? Plus jeune ?
— Exactement ! Plus masculin et pour les femmes qui l'adoptent, plus moderne.
— Tout est significatif alors ?
— Comme souvent, les petits riens veulent dire beaucoup.

Il contempla une expression du visage qu'il trouvait émouvante, à la fois mélancolique et douce.

— Les petits riens auxquels vous avez pensé vous ont fait connaître d'un large public de consommateurs. Vous aimez être célèbre de cette manière ?

— Je préférerais l'être pour une œuvre artistique.

— J'oubliais les études aux Beaux-Arts...

— On y contracte des rêves !

— La célébrité vous plaît néanmoins ?

— Quand la marque MV a rencontré le succès, la presse me sollicitait beaucoup. Un jour que je m'en plaignais, une amie m'a dit : Tous ceux qui sont devenus célèbres voulaient l'être. J'étais surprise, je pensais que ce n'était pas mon cas, puis j'y ai réfléchi, j'avais tort. Il est certain que j'ai voulu faire quelque chose qui me distinguerait et me ferait connaître.

— Il faut être vaniteux pour devenir célèbre ?

— Pas vaniteux, prétentieux. Il faut *prétendre* œuvrer et réussir.

— Vous l'avez fait ?

— Pas tant que ça. Je crois que j'ai eu de la chance. Et je suis une bosseuse aussi ! Mais j'ai toujours fait passer ma famille avant mon travail, je me suis occupée de mes enfants.

— Combien en avez-vous ?

— Trois.

— Vous avez eu trois enfants tout en voulant vous distinguer en créant quelque chose ? Il y avait une raison particulière pour vous charger d'une famille nombreuse ?

— On ne fête pas Noël avec sa réussite.

— Vous craignez la solitude ?

— Je ne la crains pas, je la connais.

— Je crois que vous enseignez également ?

— Plus maintenant. Mais je l'ai fait et c'était une bouffée de compagne. J'ai découvert combien j'avais besoin d'être entourée.

Il acquiesçait alors qu'il ne ressentait pas du tout quant à lui ce besoin. Il saisissait le point de vue de l'autre.

— Que souhaitez-vous pour l'avenir de votre marque ?

— Je voudrais que mes créations vivent aussi longtemps que mes enfants.

— Votre premier sac est devenu un essentiel. Encore cinquante ans à tenir ?

— Plus !

— Quel âge ont vos enfants ?

— L'aînée a dix-sept ans, le benjamin en aura bientôt quatre.

L'interview se passait bien. Questions et réponses s'accordaient naturellement. Il comprenait ce qu'elle disait, elle sentait qu'il comprenait. Elle voyait comme s'allumait la loupote dans ses yeux qui avaient l'air de penser. Sans y songer, ils avaient leur première conversation. Et la sympathie grandissait à mesure que se révélait l'affinité d'esprit et de curiosité. Ils n'en avaient pas idée mais un jour ils parleraient tous les soirs, seraient ce genre d'amis qui

téléphone à dix-huit heures et raconte en détail – le travail, l'éventuel déjeuner en ville, l'humeur maussade ou joyeuse, les perspectives pour le dîner. En amitié comme en amour, on se perçoit on se respire, on se parle si on se plaît, on se livre on se raconte, sans prendre garde à ce qui naît. Ils ne faisaient rien d'autre. Ils se liaient autour de l'objet commun qui leur valait cette rencontre : la création.

Au téléphone, deux semaines plus tôt, il s'était présenté avec l'assurance d'être reçu et une pointe de déférence amusée. Pardon de vous déranger, votre attachée de presse m'a donné vos coordonnées, j'ai préféré vous contacter directement, je m'appelle Cyril Blot et j'aimerais m'entretenir avec vous pour la revue *Contemporain extrême*, dans le cadre d'une série "Quel créateur êtes-vous ?" C'est une bonne question, avait-elle plaisanté, je me la pose parfois, mais justement, pourquoi en parler encore ? Il dit en riant : Parce que c'est avec moi. Et il martela un argument : Défendre la création est ma passion, mon bonheur et mon activité. Puisqu'elle ne le connaissait pas, il expliqua. Mon métier est de mettre en lumière les écrivains et les artistes. Je ne suis que styliste ! objecta Marianne Villette. Je ne suis que photographe, et je lis dix heures par jour, ajouta Cyril Blot. Pareille sédentarité avait de quoi impressionner, ils convinrent d'un rendez-vous. J'habite en banlieue mais je peux venir à Paris, proposa-t-elle. Non, non, j'espère que ça ne vous ennuiera pas, je rencontre les créateurs chez eux, là où ils travaillent. Mon atelier n'a rien d'extraordinaire mais si vous y tenez, d'accord. Il y tenait.

Elle habitait une vaste meulière à Colombes, il prit le train à Saint-Lazare. C'était plus rapide qu'il ne l'imaginait, lui le Germanopratin qui prisait davantage une mansarde au cœur de la capitale qu'un château n'importe où ailleurs. En sonnant au portail, il aperçut à travers la boiserie un portique et sa balançoire immobile au fond du jardin. Dans son imaginaire, le portique et la création s'excluaient, d'un côté la vie de famille, prosaïque et aliénante, de l'autre l'artiste solitaire, libre et absorbé, les germinations se concurrençaient forcément. C'est par là, venez ! dit-elle d'une voix ferme et perchée, l'entraînant vers un cabanon attenant à la maison. Il la suivit, amusé de ce petit ton autoritaire et charmant. C'était le mois d'avril ; pour le lancement d'un modèle masculin, Marianne Villette venait de faire paraître, en écriture inclusive, un entretien sur le genre et l'usage du sac à main. Les magazines la classaient parmi les dix créatrices les plus innovantes, elle était une des coqueluches du moment.

— Je suis parti dans tous les sens, déplora-t-il en revenant à son bloc-notes. J'avais préparé une liste de questions mais j'ai peur que ça vous semble fastidieux.

— On ne fait rien si on a peur.

La voyant si conciliante, il lut une série de questions sans surprise, s'excusa : Les lecteurs aiment savoir ces choses-là. Quelles études avez-vous faites ? À quel âge avez-vous commencé à faire des croquis ? Aviez-vous envie de travailler dans la mode ? Si vous n'aviez pas réussi, quel métier auriez-vous choisi ? À quoi ressemble une journée de travail ? Comment vous viennent les idées ? Pensez-vous

aux femmes quand vous travaillez ? Vous avez des enfants, comment conciliez-vous vie familiale et vie professionnelle ? Qu'est-ce qui...

Elle l'interrompit en riant, joyeuse. Il est flatteur de percevoir à quel point on fait l'objet d'une curiosité.

— Il nous faudrait des heures !

— Et nous ne les avons pas, je sais, ne vous inquiétez pas.

— Je ne m'inquiète pas du tout.

— Donnez-moi juste quelques éléments. Sans vous en rendre compte, vous répondrez à beaucoup de ces questions.

— Telles que vous les posez, on a envie de les prendre une par une.

Il avait attisé le plaisir de parler de soi.

— Oui, ce sont de bonnes questions, intrigantes en tout cas pour ceux qui n'ont jamais créé avec leurs petites mains mortelles un objet immortel ! Je reviendrai si vous voulez, suggéra-t-il avec un sourire inclassable.

Elle ne releva pas cette possibilité. Il reprit sa liste.

— À quel âge avez-vous pensé devenir styliste ?

— Je n'y ai pas pensé. Aucun enfant ne connaît ce métier. Vers six ou sept ans, je me suis mise à dessiner sans arrêt. Des animaux et des vêtements, exclusivement !

— Rien d'autre ?

— Dans les vêtements il y avait des femmes, toujours très belles et stéréotypées. Mais c'est tout : des animaux, des femmes, des robes, des manteaux, des chaussures...

— Et des sacs à main ?

— Je ne me souviens plus.

Avait-elle une idée de sa motivation, de son plaisir à cet âge ? poursuivit-il. Elle sembla disparaître dans un champ de souvenirs.

— Dessiner, c'est déjà conférer une petite éternité à une figure, dit-elle après un moment. J'ai eu cette intuition que certaines activités laissent une trace matérielle. Le temps qu'on y passe s'est concrétisé. *Fabriquer* est satisfaisant pour cette raison.

Cyril Blot comprenait qu'il s'agissait de ne pas vivre en vain, de ne pas passer comme un souffle. Il était sensible à cet espoir.

— Et vous avez fabriqué tout de suite ? demandait-il.

Elle fit non de la tête avec un sourire triste, elle se rappelait l'enfant qu'elle avait été, une fillette terrorisée.

— J'ai été élevée bêtement, dit-elle, j'ai eu une jeunesse empêchée.

Il attendit le détail d'une suite, les yeux fixés sur le visage pensif.

— J'ai été élevée à être obéissante plutôt qu'intelligente. Quand on y réfléchit, c'est une manière de vous rendre impuissant. À seize ans, je me suis mise à lire avec rage. Lire, c'est vraiment devenir en secret moins ignorant et bête. J'y vois le remède contre tous les déterminismes.

Elle fit une pause pour exprimer un autre sentiment.

— Lire est une source d'estime de soi. Imprégné du talent des autres, on se déteste un peu moins. Par la lecture, je me suis délivrée non seulement des limitations de mon éducation et de mon milieu mais de mes complexes. Et au moins j'ai réussi mes études.

Il se montrait extrêmement attentif. Elle se demandait s'il était sincère tout en jouissant d'être écoutée. Elle sentit combien on peut aimer parler de soi, se flatter et se rassurer à la fois.

— Qu'avez-vous choisi ?

— J'étais inscrite en lettres et j'avais passé le concours d'entrée aux Beaux-Arts en candidat libre. J'ai été admise et je n'ai pas étudié la littérature, au grand dam de mes parents.

— Que craignaient-ils ?

— Une fille qui ne gagne pas sa vie !

Il eut un éclat de rire qu'elle perçut nourri par un motif personnel.

— Et vous, aviez-vous peur ? dit-il.

— Pas du tout ! Je n'avais pas idée des charges de la vie. J'admirais Camille Claudel, Berthe Morisot, je voulais marcher dans les pas de ces grandes artistes.

Ils rirent ensemble, ne pensant sûrement pas aux mêmes choses mais partageant un goût de l'auto-dérision.

Il voulut qu'elle évoque ses inspirations, elle parla de ses admirations. Admirer et imiter lui semblait fondamental, l'histoire de la mode ne manquait pas de figures. Il acquiesça.

— Comment viennent les idées, c'est le plus grand mystère, dit-il.

— Je ne sais pas si les gens s'avisent qu'ils ne décident pas de celles qui leur viennent, conclut Marianne.

Il hocha la tête en acquiesçant.

— C'est très juste, murmura-t-il.

— Il faut savoir attendre, dit-elle, il faut attendre que la magie ait lieu, il faut devenir le lieu de la magie.

— Quelle magie ?

— La magie de l'absorption dans le geste, de la disparition de l'être : ce qu'on appelle *le flux*, la véritable inspiration.

— Je n'ai jamais connu ça, dit-il.

— Ou bien vous n'y avez pas fait attention.

Elle ne cherchait pas à le dominer ou à fanfaronner. Il pensa qu'elle était généreuse.

— Et le premier succès ? demanda-t-il, ça s'est passé de quelle manière ?

— J'ai été patiente ! plaisanta-t-elle avant de raconter.

Il remarqua qu'elle cherchait une vérité qui ne concernait pas qu'elle-même. Elle ne se plaçait pas à un niveau de confiance mais plutôt de réflexion. Elle était indemne de toute déception notoire ou de griefs illusoires, cela expliquait sûrement sa capacité de gentillesse.

— Je vous trouve saine et équilibrée. Vous êtes une artiste heureuse, résuma-t-il.

— Je n'irais pas jusque-là. Je dessine des sacs à main, pas des œuvres d'art.

— Je trouve que vous vous dévalorisez, dit-il.

— Cela s'appelle l'humilité de l'orgueil.

— Je ne connaissais pas cette expression.

— Ce n'est pas une expression, c'est une réalité psychologique.

Ils s'amusèrent d'un sentiment si bien masqué.

— Vous voilà honnête et subtile, conclut Cyril.

Elle ne voulait pas être flattée. Elle se serait sentie bête de l'être, ou pire, suspecte de l'avoir cherché.

— Moi aussi j'ai une question pour vous, dit-elle, comment faites-vous pour lire dix heures par jour ? Cela me paraît physiquement impossible.

— Si on vit la nuit, ça ne l'est pas.

— Et c'est ce que vous faites ?

— Je me couche à sept heures du matin et je dors jusqu'à quinze heures. Ensuite je sors marcher, je vois des gens, puis je rentre chez moi et toute la nuit je travaille.

— Quand tout le monde dort...

Ils se quittèrent avec le soir. Il est tard ! s'écria-t-il en entendant des cris d'enfant dans le jardin. La lumière avait à peine baissé. Vous voulez boire quelque chose ? proposa Marianne, vous pouvez rester dîner avec nous si vous êtes libre. Le "nous" n'était peut-être pas attrayant, il remercia et déclina. Je dois retourner travailler, précisa-t-il en inclinant la tête, se référant – comme en la désignant – à la façon de vivre qu'il venait d'expliquer. Une autre fois. Cette perspective nouvelle revint. Je vous raccompagne, dit-elle. Elle marcha avec lui jusqu'au portail, non sans lui présenter Adrien, accouru, qui s'accrochait maintenant aux jambes de sa mère. Bonjour-au revoir, Adrien, dit Cyril, décontracté et joueur. Le garçonnet rigola. N'oubliez pas, je veux relire l'entretien avant publication, dit Marianne. C'est promis, murmura son visiteur. Dans sa courtoisie s'insinuait une galanterie qu'elle ne perçut pas. Il était séduit, elle était gaie sans se demander pourquoi. C'était le plaisir de plaire.

Elle lui avait tout de suite plu et tout de suite il l'avait su. D'où vient le goût pour l'autre quand on ne le connaît pas ? D'un attrait qu'il exerce, une sorte de charme immédiat, diffus ou plus précis, presque toujours corporel (l'esprit lui-même habite le corps). En amitié aussi, l'intérêt sensuel joue un rôle, mais il reste latent, inavoué, et lorsque la réciprocité manque, se convertit en béguin secret. La camaraderie retient l'aveu que réclamerait l'amour. Il y a moins de symétrie entre les amis qu'entre les amants, moins d'expression aussi. En silence, camouflée, une invisible composante amoureuse peut persévérer dans l'amitié, l'inverse est plus rare : aucun amant n'aimerait être un ami, mais l'ami qui désire et se réfrène aimerait bien devenir un amant. Ami ou amant, il n'était encore ni l'un ni l'autre. Il la trouvait attirante. Il avait remarqué de jolies fesses, une taille cambrée, une silhouette agréable malgré une raideur presque intimidante. Les hanches étroites et des épaules carrées faisaient une allure haute et fière, pur hasard, c'était tout ce qu'il aimait chez une femme. Svelte et vitalité, la vigueur cachée. D'emblée une partenaire possible.

Il ne regardait pas, il voyait. Il captait. Il percevait la matière et le mouvement, la ligne et le volume, l'ensemble et les détails. La chair, la peau, la chevelure, la finesse des poignets, les mains, les ongles même – qui disent tant de choses concrètes –, exercent sur certains hommes un pouvoir hypnotique. Il aimait se laisser hypnotiser. Est-ce parce que la bouche embrasse, les dents pouvaient être rédhibitoires – comme il l'expliquerait un jour à Marianne horrifiée. Il observait le trait d'émail entre les lèvres. Son œil était comme tapi, dissimulant sa vigilance, électrisé par l'enveloppe féminine, ne s'excusant pas de l'être. À la décharge de Cyril Blot : il était aussi observateur et exigeant avec les hommes. Le corps des autres pèse dans toutes les rencontres. Sensible au style autant qu'à la beauté, lui-même ne s'autorisait aucun laisser-aller.

Il se rappellerait longtemps comment elle était habillée, des bottines plates à lacets, en cuir brun, légères et souples, un pantalon de gabardine beige et un genre de polo sans col, d'un rose pâle rayé de gris, à manches longues – un vêtement confortable et douillet. Elle portait les cheveux à mi-longueur, attachés en catogan. On aurait dit une étudiante. Quel âge avait-elle ? Il l'avait lu sur Wikipédia, quarante-deux ans. Il lui aurait donné moins. Cet air de jeunesse alerte, une vivacité à la limite de la brusquerie, son autorité inconsciente et rieuse, tout ce naturel souverain le séduisait. Elle était si affranchie, si à l'aise, qu'il se la figura libre, sexuellement disponible. Aussi avenante et émancipée, elle ne pouvait pas être fermée aux aventures, elle n'appartenait à personne. Ce fut entre eux un malentendu. Il le

comprendrait rapidement et se retiendrait à temps de s'éprendre.

Elle était loin d'imaginer les idées qu'il se faisait — plus tard il les lui confierait. Elle avait été moins attentive à son allure physique qu'à sa forme d'esprit. L'attirance se perçoit davantage lorsqu'elle est réciproque, l'asymétrie la rend moins visible pour celui ou celle qui ne ressent rien : il n'animait pas la chair en elle, ainsi était-elle naturelle, dépourvue de toute malice séductrice, aveugle à celle de l'autre. Depuis qu'elle vivait en couple, se conduire au milieu des hommes lui avait semblé plus facile. En officialisant son indisponibilité, le mariage avait libéré ses manières. Naïveté peut-être, mais pour elle la chose était sans ambiguïté. Elle se montrait accommodante, charmante mais pas charmeuse. La différence est parfois infime, prête à confusion, nourrit des illusions. Marianne Villette, mariée à double tour ? Il ne l'aurait pas cru. Il aurait dit : Mais non, pas du tout ! Je l'ai rencontrée, elle est drôle et libre, pas bégueule pour un sou, peut-être même libertine. C'était l'impression qu'il avait eue, erronée mais réelle.

Poussé par ce sentiment, il rappela dès le lendemain.

— J'ai oublié de vous photographier, dit-il aussitôt qu'elle eut décroché.

Plus confiante que suspicieuse, elle n'alla pas imaginer qu'il l'avait fait exprès. Il ne l'avait pas fait exprès.

— C'est grave ? demanda-t-elle.

— Un peu. L'idée est de prendre l'artiste dans son atelier.

— Vous êtes fétichiste ?

— Vous n' imaginez pas à quel point. J' adorerais collectionner les exemplaires dédicacés et les lettres autographes.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Je n' en ai pas les moyens.

Il raconta :

— Un jour, j' ai vu passer l' exemplaire de *Madame Bovary* dédicacé à Victor Hugo. *Au Maître !* L' acquisition était hors de ma portée, sans quoi je n' aurais juré de rien.

— L' avez-vous eu en main ?

— Je l' ai tenu, je l' ai feuilleté...

— Ces objets ont un supplément d' âme, dit Marianne.

— Je donnerais ma fortune pour la table sur laquelle Balzac a écrit ses romans.

— Vous n' êtes sûrement pas le seul ! Cette table si petite pour une œuvre si monumentale. Le roi des romanciers avait tout dans la tête.

— Ce meuble l' a suivi dans chacun de ses déménagements. On peut le voir dans la maison de la rue Raynouard.

— Je n' y suis jamais allée.

— Je vous y emmène quand vous voulez, j' aime beaucoup cet endroit.

Elle laissa la proposition en suspens. Ils convinrent que Cyril reviendrait à Colombes lorsqu' il aurait écrit son article et que Marianne l' aurait lu. De la sorte, ils pourraient en discuter si elle souhaitait quelques modifications.

— Appliquez-vous, ordonna-t-elle. Ne me faites pas parler comme une idiote !

— Comment le pourrais-je ? s' exclama-t-il, accentuant un ton flatteur et rieur.